

FRATERNITÉ – ÉGALITÉ – LIBERTÉ



Jean-Noël Bertora

Fraternité –  
Égalité – Liberté

*Une fable politique*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*Je remercie mon épouse et mes enfants  
qui m'ont aidé et encouragé tout au  
long de l'écriture de ce récit.*



## CHAPITRE 1

**E**n ce mois d'avril, Julien Channey avait le moral à un niveau, que certains spéléologues, même les plus expérimentés, auraient eu du mal à atteindre.

Il roulait depuis une dizaine de minutes dans les petites rues des quartiers Nord de la grande métropole septentrionale. Ce samedi, il avait déjà 2 heures de retard pour aller chercher sa petite fille de 5 ans au domicile de son ex-femme.

Déjà sous la menace de voir son droit de visite retiré du fait qu'il était au chômage, que son appartement était, pour sa part inconfortable, pour un observateur neutre insalubre, pour l'avocat de son ex immonde et dans le dernier rapport au juge des affaires familiales : de nature à porter gravement préjudice à la santé de Manon.

Manon, le petit ange qui, il y a 5 ans, avait enchanté son quotidien, illuminé son avenir, devenait une cicatrice douloureuse dans son présent, une image désespérée qu'il voyait dans chaque verre d'alcool durant ses soirées et ses nuits interminables.

Que dire de la présence auprès d'elle d'un certain Jean, le nouveau compagnon de son ex, un africain, togolais, du moins c'est ce qu'il avait cru comprendre. Mais qu'importe, qu'il soit togolais ou sénégalais, éthiopien ou suédois, il était tous les jours auprès de sa Manon.

Si encore il eut été violent ou même indifférent, mais Manon le trouvait gentil, drôle, attentionné.

Ses yeux s'embruèrent à cette pensée. Il sentait sa petite fille s'éloigner de lui et se rapprocher de...

— Qu'est-ce que c'était que ce bazar ?

La petite rue des platanes à sens unique qu'il venait de prendre, était bloquée par une voiture, une 206, à l'arrêt au milieu de la chaussée. À l'intérieur, il aperçut un couple qui discutait.

Julien, au maximum d'un énervement suicidaire, se mit à klaxonner sans interruption. Un bras sortit du côté conducteur, un doigt d'honneur aussi trivial que provocateur ne fit qu'augmenter la rage qui phagocytait son esprit.

Puis, soudain, tout alla très vite.

La portière avant droite s'ouvrit, une femme, grande, très grande en sortit, son tchador rouge carmin flottait autour d'elle, la rendant encore plus immense. La voiture devant démarra en trombe, le portable de Julien bipa, un œil sur le message qui lui disait dans cinq minutes, tu perds ton droit de visite... un pied qui écrasa la pédale de l'accélérateur, la voiture qui bondit en avant, un choc, un cri, le ciel qui s'obscurcit, rouge flottant, le choc qui se poursuivit sur le toit, un bruit mat, sourd derrière, le bout de la rue qui arriva à toute vitesse, un virage à droite qui fit hurler les pneus, les yeux fous de Julien qui ne voyaient plus rien.

À sa fenêtre ouverte, Ali fumait une cigarette après le repas. Il s'évertuait à bien souffler la fumée dans le sens de la petite brise, afin de protéger l'intérieur de l'appartement de la moindre parcelle de molécule cancérogène. Véronique, son épouse, aurait tôt fait de l'admonester vertement. Et Ali était fou amoureux de sa flamande de femme. Le moindre froncement de ses sourcils lui causait des nuits sans sommeil, un sourire qui écartait si joliment sa bouche, survenait alors une arythmie cardiaque assurée.

Ali nageait dans le bonheur. Ce pays l'avait accueilli depuis dix ans, sa naturalisation, après son mariage, faisait de lui un citoyen paisible, un travailleur consciencieux, un contribuable sans état d'âme. Il supportait aussi bien les bleus de l'équipe de son pays d'accueil, que les fennecs d'Algérie. Sa religion ne l'obsédait pas. Elle ne le gênait pas non plus. Le ramadan, il ne l'avait pas fait l'année dernière et cette année, il ne se voyait pas imposer cette contrainte à Véronique, et à sa fille Claire qu'il chérissait également. Il jeûnerait intérieurement ou il arrêterait de fumer, oui c'est ça, ce sera le ramadan du tabac, se dit-il en souriant au vent de ce printemps naissant.



La 206 des jeunes voisins d'en face déboucha dans la rue et s'arrêta au milieu de la chaussée à quelques mètres de sa fenêtre. Ali ne les appréciait pas beaucoup. Qu'avaient-ils à montrer des comportements aussi ostentatoires (ce mot, il l'avait découvert dans le règlement intérieur du collège de Claire). Il l'avait tourné et retourné dans sa bouche comme une sucrerie. Il l'avait trouvé beau, et d'apprendre sa signification l'avait fait réfléchir pour la première fois de sa vie sur la tolérance, sur la laïcité, sur cette merveilleuse façon de vivre en société, où chacun est libre d'avoir sa religion sans l'imposer à quiconque.

Alors, ces jeunes gens qui s'affichaient en permanence dans des habits d'un autre temps et d'autres pays, d'autres cultures si lointaines et barbares, il ne les comprenait pas. D'autant que cette période de violence, de terrorisme primaire et assassin ne pouvait que générer incompréhension et était de nature à rajouter de la violence à la violence.

Ali en était là de ses réflexions, quand une autre voiture, une Clio bleue, surgit en trombe, freina brutalement à grand bruit, pour s'arrêter derrière la 206 où le couple continuait à discuter et d'obstruer le passage. Au bout d'un tout petit moment, la rue s'emplit du klaxon rageur du conducteur impatient.

Un doigt d'honneur jaillit de la vitre ouverte côté chauffeur. Ali secoua la tête de dépit. *Comment pouvait-on être aussi imbécile ?*

Puis, Fatima sortit de la voiture, son tchador rouge carmin flottant autour d'elle semblait occuper tout l'espace. C'est vrai qu'elle était grande et forte.

Tout s'accéléra et en même temps, Ali crut voir l'espace et le temps se confondre en un maelstrom irréel, les voitures démarrer, un cri strident, un pan du voile rouge carmin s'envoler, un choc, un cri plus fort, un choc violent sur le bitume. La Clio disparut au bout de la rue, au sol juste en dessous de lui, Ali la bouche ouverte, les yeux écarquillés, mais pas encore assez grands pour admettre le corps allongé, le sang rouge carmin s'échappant du tchador au niveau de la tête, comme un prolongement de la parure qui fuyait la vie de Fatima.

La caméra de BTF, la chaîne d'informations continues, tournait et un jeune reporter, micro en main, se trouvait juste devant un cordon de la police qui barrait la rue. Une foule peu nombreuse mais bruyante et

agitée se pressait un peu plus loin derrière un premier rideau de policiers nerveux et déjà inquiets de voir la situation dégénérer.

— Nous sommes en direct depuis le Nord de la métropole. BTF est la seule chaîne d'informations présente sur les lieux de l'horrible fait divers qui a vu une jeune femme écrasée par un chauffard en plein milieu de ce bel après-midi printanier.

Nous n'avons pas encore d'informations sur le chauffard qui a pris la fuite, mais je suis en présence de Véronique, une habitante de cette petite rue, dont le mari est un témoin capital de la scène.

— Alors, d'après vous, Véronique que s'est-il passé, qu'avez-vous vu ? Vous savez toute l'importance que peuvent avoir vos déclarations, il est capital de pouvoir arrêter ce criminel de la route.

Véronique, à la fois intimidée et euphorique de se trouver devant une caméra avec un journaliste qui la présentait comme un personnage important, pensait à toutes ses amies, sa fille, qui allaient la voir aujourd'hui ou plus tard, quand toutes les autres chaînes et même peut-être les grandes chaînes nationales retransmettraient son interview. Elle ne pouvait pas décemment décevoir son futur public. Alors, sans se rendre vraiment compte de ce qu'elle pouvait dire ni des incidences, dans un état quasi second, elle se lança.

— Mon mari a vu toute la scène. Il est d'ailleurs actuellement avec la police pour apporter son témoignage. Il a tout vu et il m'a dit tout de suite qu'une voiture avait surgi dans la rue à toute vitesse et que sans ralentir, elle a percuté Fatima, notre voisine d'en face, qui traversait la rue pour aller chez elle. La voiture n'a même pas ralenti et Ali, mon mari, a vu que le chauffeur l'a fait volontairement. C'est horrible, comment peut-on être aussi ignoble ?

— Véronique pensez-vous que l'identité de la victime, le fait qu'elle soit habillée en tchador soit...

— Oui, cela s'est bien vu. Pour moi, ce criminel a sciemment foncé sur elle. Les gens sont de plus en plus racistes et même...

— Merci Véronique, voilà un fait divers qui ne va sûrement pas apaiser une situation déjà très tendue dans les quartiers Nord de la métropole et vous pouvez voir qu'un attroupement (la caméra se tourna vers le rassemblement à quelques mètres de là) de voisins, d'habitants des cités voisines s'est formé et crie ce qui semble être des mots de vengeance, de colère.

— Merci Jean-Pierre, vous restez sur place et vous nous tenez informés minute par minute de la situation.

La journaliste, en studio, enchaîna sur une autre information tout en laissant en arrière-plan l'image de l'attroupement qui, selon l'angle de vue, donnait l'impression d'un face à face déjà en train d'évoluer vers un affrontement imminent.

Au commissariat, deux inspecteurs interrogeaient Ali.

— Donc, revenez sur la description de la voiture ; une Clio bleue, bon d'accord, mais essayez de vous rappeler, un détail, un élément particulier, qui aurait pu attirer votre attention.

— Vous savez tout s'est passé si vite. On ne s'attend jamais à ce qu'une catastrophe va se produire. C'est la surprise, la stupéfaction et puis l'horreur... Je ne sais pas, c'est un modèle un peu ancien, pas les nouvelles Clio, plus petite, mais quand elle a tourné au bout de la rue, il me semble... Ali réfléchit un moment la tête baissée, les deux inspecteurs se regardèrent en haussant les sourcils, dubitatifs.

Ali se concentrait de toutes ses forces. Il voulait se rappeler sans dire n'importe quoi ou se tromper, mais une image lui revint.

— Je pense avoir vu la fin de la plaque, je crois que c'était... il me semble que c'était AN ou EN, quelque chose comme ça.

Un des deux inspecteurs reprit la parole.

— On va voir ce que l'on peut faire avec ça. Une Clio bleue ancien modèle avec AN ou EN en fin de numéro d'immatriculation, ça devrait suffire. Mais revenons aux circonstances, vous êtes sûr que la Clio s'est arrêtée derrière la 206 qui obstruait le passage, qu'il s'est passé un moment et que volontairement le chauffeur de la 206 a provoqué celui de la Clio ?

— Bien sûr Monsieur. il lui a même fait un doigt d'honneur par la portière avant de redémarrer. Je le connais. C'est un jeune extrémiste salafiste, très violent, toujours en train de provoquer. C'est lui qui a obligé Fatima à s'habiller comme ça. Pauvre Fatima. Bien sûr, rien n'excuse le chauffard, mais il devait être énervé, très en colère. Je ne sais pas s'il n'a pas vu Fatima traverser ou s'il l'a volontairement renversée. Mais je n'en sais rien, ça s'est passé trop vite. Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas.

Les deux policiers se levèrent.

— Restez encore un peu avec nous, nous allons voir ce que l'on peut faire avec ces éléments. Un collègue va venir prendre votre déposition et puis après, vous pourrez partir. En attendant, voulez-vous un café, quelque chose à boire ?

— Non merci, j'aimerais rentrer. Mon épouse doit s'inquiéter.

La porte se referma sur les deux inspecteurs et Ali resta seul, encore bouleversé et déjà un peu inquiet de la suite. Il sentait inconsciemment que sa vie venait de prendre un tournant désagréable.

## CHAPITRE 2

Les réseaux sociaux, de Twitter à Facebook, saturaient. Les invectives pleuvaient, les messages se télescopaient dans un capharnaüm désordonné et violent. Il y apparaissait les deux thèses de l'événement.

La fachosphère hurlait sur les islamistes qui envahissaient notre société, qui occupaient nos rues, qui provoquaient jusqu'à en être victimes eux-mêmes, avec leur propre violence, leur intolérance. Il fallait interdire les niquabs, les foulards, les barbus, expulser tous les extrémistes, les étrangers sans papiers, imposer l'ordre républicain et catholique dans toutes les cités du pays.

Les musulmans salafistes et extrémistes criaient au meurtre de leurs fidèles, qu'il fallait venger. La police protégeait le meurtrier. Elle avait fait faire un faux témoignage, sous la menace, à un de leur frère. Tout musulman avait le devoir sacré de protéger sa religion, de bannir les mécréants, d'imposer tous les symboles de l'islam dans les rues, dans les villes, dans toute la société, pour que plus jamais, une fidèle soit assassinée parce qu'elle respectait le hijab sacré.

Tous les autres propos plus nuancés devenaient inaudibles et leurs auteurs renonçaient à se manifester, atterrés devant ce flot d'imbécillités, d'outrance.

Dans les médias traditionnels, les hommes politiques ne faisaient pas mieux. Les journalistes eux-mêmes se croyaient devoir surenchérir pour occuper le devant de l'actualité, toujours plus de sensationnel pour retenir le téléspectateur, l'auditeur.

L'opposition de droite vociférait à la traîne de l'extrême droite. Leurs discours étaient des versions à peine édulcorées des invectives des réseaux sociaux. La gauche radicale n'en rajoutait pas moins sur les assassins fascistes. Le gouvernement peinait à faire entendre une réalité et devenait lui aussi à son tour inaudible, critiqué de tous les bords avec des arguments aussi violents que contradictoires.

Ali et Véronique, assis devant leur télévision, écoutaient le journaliste du 20 heures sur TV1 annoncer que le chauffard assassin avait été retrouvé et arrêté par la police et qu'il était actuellement en garde à vue dans les locaux du commissariat des quartiers Nord. Le journaliste s'interrompit pour laisser la place au Procureur de la République.

— Les investigations menées par la brigade criminelle, à partir du témoignage recueilli le jour même de l'événement, ont permis d'arrêter le présumé chauffard. Il s'agit de Julien Channey, un homme de 35 ans, au chômage, et en proie à de graves difficultés personnelles. Selon ses propres déclarations qui confortent en partie les témoignages, j'ai décidé de le mettre en examen pour violence ayant entraîné la mort sans préméditation. Julien Channey sera transféré rapidement à la maison d'arrêt. Un juge d'instruction sera sans faute saisi de l'affaire.

Le présentateur du journal reprit la parole pour annoncer que, devant le commissariat, plusieurs dizaines de manifestants criaient à l'assassin, à la police vendue, des Allah Akbar surgissaient par moments.

Ali ferma la télévision, atterré.

— Mais qu'est ce qui t'a pris de dire des choses pareilles, regarde ce que tu as fait, tu es inconsciente ou quoi ?

— Mais c'est toi, quand tu es parti comme un fou en disant : il l'a écrasée ! j'ai vu Fatima pleine de sang, tu n'es pas revenu, j'en suis restée là. Je pouvais penser qu'il l'avait fait exprès.

— Mais tu dis n'importe quoi, tu n'avais pas le droit d'inventer tout ça, tu es folle !

— Tu ne m'a jamais parlé comme ça. En sanglotant, elle lui expliqua que le journaliste l'avait incitée à en rajouter, qu'elle était perdue devant le micro et la caméra, qu'elle ne se souvenait même plus de ce qu'elle avait dit.

— Quoi ? Mais tu te rends seulement compte de ce que tu dis ? On t'a vue sur toutes les chaînes en train d'affirmer que c'était moi qui

t'avais dit ça. Je passe pour quoi moi ? Maintenant, on dit que c'est la police qui m'a fait faire un faux témoignage, je suis dans la merde à cause de toi.

Véronique se leva en pleurant et s'enferma dans la chambre. Ali, prostré, la tête dans les mains, se demandait comment tout cela allait finir. Les images des manifestants devant le commissariat résonnaient dans sa tête en une sourde angoisse.

Julien Channey était confiné dans une cellule de dégrisement du commissariat. C'était le seul endroit où on pouvait mieux l'isoler et donc le protéger. Car, dehors, la violence exultait, les rumeurs pénétraient jusque dans sa cellule. La peur l'étreignit, l'envahit totalement. Ses mains sur sa tête n'arrêtaient pas de trembler. Il laissait échapper des gémissements incontrôlés. *Comment ça a pu arriver ? comment j'ai fait ? qu'est-ce que j'ai fait ?...*

Il n'arrivait même plus à se rappeler ce qui s'était passé. Il ne ressentait plus la rage qui l'avait fait écraser l'accélérateur. *Non ! Non ! Pourquoi ? Il ne l'avait pas vue, il ne regardait même pas devant lui, c'est ce message sur son écran de portable, c'est ça qu'il voyait, il ne voyait que ça.*

*Merde, merde, ce choc, bon sang, ce choc, ce son mat, creux qui vous noue les tripes. Et sa fuite, inconsciente, c'était un élan incontrôlé, s'éloigner du drame, fuir l'abominable, l'inconcevable, de l'espace pour effacer le moment présent, de l'espace pour revenir dans le temps.*

*Et puis, la police là, presque tout de suite. Un témoin a tout vu, un témoin qui raconte ce qui s'est passé, et puis cette femme à la télé qui dit n'importe quoi, mais ce n'est pas possible ? Et tous ces gens, là, devant la porte du commissariat qui hurlaient à sa mort. Mais il ne les entendait plus quand l'image de sa fille d'un coup, brusquement surgit, sa fille, perdue, perdue à jamais. Un père meurtrier, oui meurtrier, un chauffard ivre, comment pouvait-on aimer un assassin ivrogne ?*

Julien Channey sanglotait encore quand deux policiers vinrent le chercher sans ménagement, le menottèrent dans le dos.

— On vous extrait du commissariat, ça chauffe trop, on va passer par l'arrière et essayer de vous sortir discrètement.